DES

INDICATIONS THÉRAPEUTIQUES

FOURNIES PAR LES

CONSTITUTIONS ÉPIDÉMIQUES.

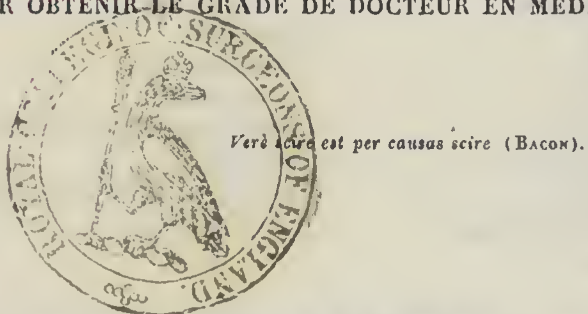
THÈSE

présentée et publiquement soutenue
à la Faculté de Médecine de Montpellier,
le 29 *Avril* 1840,

PAR

F.-LOUIS CHABUS,
de Sisteron (Basses-Alpes),
Elève des hôpitaux de Paris,

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.



Verè scire est per causas scire (Bacon).

MONTPELLIER,
Chez Jean MARTEL aîné, imprimeur de la Faculté de Médecine,
rue de la Préfecture, 10.
1840.

FACULTÉ DE MÉDECINE

DE MONTPELLIER.

PROFESSEURS.

MESSIEURS :

CAIZERGUES, DOYEN.	*Clinique médicale.*
BROUSSONNET.	*Clinique médicale.*
LORDAT.	*Physiologie.*
DELILE, PRÉS.	*Botanique.*
LALLEMAND.	*Clinique chirurgicale.*
DUPORTAL.	*Chimie médicale et Pharmacie.*
DUBRUEIL.	*Anatomie.*
DELMAS.	*Accouchements.*
GOLFIN.	*Thérapeutique et matière médic.*
RIBES.	*Hygiène.*
RECH.	*Pathologie médicale.*
SERRE.	*Clinique chirurgicale.*
BÉRARD.	*Chimie générale et Toxicologie.*
RENÉ, *Exam.*	*Médecine légale.*
RISUENO D'AMADOR.	*Pathologie et Thérapeutique gén.*
ESTOR, *Suppl.*	*Opérations et Appareils.*
BOUISSON.	*Pathologie externe.*

Professeur honoraire : M. AUG.-PYR. DE CANDOLLE.

AGRÉGÉS EN EXERCICE.

MESSIEURS :	MESSIEURS :
VIGUIER.	JAUMES.
BERTIN.	POUJOL, *Ex.*
BATIGNE.	TRINQUIER.
BERTRAND.	LESCELLIÈRE-LAFOSSE.
DELMAS FILS.	FRANC.
VAILHÉ	JALLAGUIER, *Examinateur.*
BROUSSONNET FILS.	BORIES, *Sup.*
TOUCHY.	

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A M. le Docteur OEUF,

MON BON ONCLE,

AU PRATICIEN MODESTE

dont la bienveillance dirigea mes premiers pas dans l'étude, et qui est encore appelé à protéger mon inexpérience dans l'application des connaissances acquises.

Reconnaissance, dévouement.

Louis CHABUS.

A MON EXCELLENT PÈRE

ET

A MA TENDRE MÈRE.

Puisse ce jour pallier seulement le souvenir des sollicitudes que vous coûta mon jeune-âge, et ce sera le plus beau jour de ma vie!

Respect et amour.

Louis CHABUS.



DES

Indications Thérapeutiques

FOURNIES

PAR LES CONSTITUTIONS ÉPIDÉMIQUES.

Définitions.

§ I[er]. Sydenham (*de morbis epidemicis*) a donné le nom de maladies intercurrentes ou sporadiques à certaines affections morbides que l'on observe à toutes les époques de l'année, sévissant çà et là, quelles que soient les saisons ou les variations atmosphériques. Les pathologistes qui depuis ont succédé au médecin de Londres, leur ont conservé ce nom.

Les maladies dites *épidémiques* ne se montrent qu'à certaines époques de l'année, ne règnent qu'un temps indéterminé. Elles dépendent soit d'effluves évaporés du sein de la terre, soit d'une altération inappréciable, des parties constituantes de l'air. Le temps de leur durée se nomme *constitution épidémique;* la cause inconnue qui préside à leur nais-

sance, *génie épidémique*. Pour distinguer une constitution, dit l'auteur de l'*Examen des doctrines*, il faut observer avec beaucoup d'exactitude toutes les maladies qui règnent simultanément dans une saison donnée. Il y a des symptômes qui sont communs à toutes les fièvres; mais chaque épidémie a les siens propres, que l'observateur attentif ne manque jamais de saisir. En effet, l'influence de ces constitutions est telle, qu'elle donne bientôt une même forme à toutes les maladies régnantes, qu'elle en modifie le fonds. Ainsi, et pour en donner un exemple, une constitution bilieuse imposera la prédominance du système bilieux, et forcera toutes les maladies à une nature pour ainsi dire identique; et pour en appeler à l'observation de chacun, nous reporterons nos souvenirs à l'époque du choléra, et nous demanderons si toutes les maladies qui régnaient en même temps que ce fléau, n'ont pas cédé à cette terrible diathèse.

La constitution médicale épidémique est d'une observation facile, mais minutieuse, attentive; elle se trahit par ses effets d'une manière manifeste, ses causes échappent à l'analyse. Dans les localités où elle se développe, un état anormal de l'organisme dans ce qu'il a de plus général fait pressentir la maladie; après la disparition des causes qui lui ont donné naissance, cet état insolite de l'économie se prolongera encore plus ou moins long-

temps, comme si un élément nouveau, dans le milieu qui entoure l'homme placé sous son influence, s'était introduit en lui à l'aide des agents extérieurs, pour détruire sa manière d'être habituelle, ou graduellement opérer une modification dans son dynamisme.

§ II. On distingue deux sortes de constitutions épidémiques, celle stationnaire et celle temporaire.

« Il y a diverses constitutions d'année qui ne » viennent ni du chaud, ni du froid, ni du sec, ni » de l'humide, mais plutôt d'une altération secrète » et inexplicable qui s'est faite dans les entrailles de » la terre. Alors l'air se trouve infecté de perni» cieuses exhalaisons, qui causent telle ou telle ma» ladie tant que la même constitution existe. Enfin, au » bout de quelques années, cette constitution cesse » et fait place à une autre. Chaque constitution » générale produit une fièvre qui lui est propre et » qui, hors de-là, ne paraît jamais. C'est pourquoi » j'appelle ces sortes de fièvres *stationnaires ou* » *fixes*. » Telle est la définition que Sydenham donne lui-même de ce qu'il a nommé une constitution stationnaire. Cette constitution a une durée variable et indéterminée ; elle a toujours pour compagne une cause mystérieuse dans son essence, inconnue dans son entité, si toutefois elle en a une, que l'on décorait

dans l'antiquité du nom de το θέιον, *génie épidémique*. Toutes les maladies qui, pendant cette constitution, viennent affliger la pauvre humanité, se ressentent de son influence et sont ramenées à une telle conformité de symptômes, qu'elles offrent un type commun. Nous en avons bien des exemples, et celui de Stoll, qui observa pendant si long-temps une constitution bilieuse, suffirait, au besoin, pour nous convaincre; mais, avant lui, Galien nous a transmis l'histoire d'une diathèse inflammatoire qui faisait revêtir cette forme aux affections dont les Romains subissaient les développements; et après lui, quelques esprits inquiets de l'extension que prenait la doctrine physiologique, n'ont-ils pas cherché à expliquer les résultats pratiques de cette doctrine par une constitution inflammatoire!

Ozanam attribue à l'atmosphère la naissance des constitutions stationnaires; selon lui, ce n'est point un principe, un miasme, un germe ou ferment contenu dans l'air, qui les engendre, mais bien une altération de ce même fluide eu égard aux saisons, altération qui agit sur l'économie vivante dont elle trouble les fonctions. Toutefois, il nous sera permis de répéter que ces constitutions n'ont pour elles ni une durée limitée, ni un retour périodique. Nous insisterons sur ce point, que les qualités de l'air peuvent la perpétuer et non la produire; car on a vu des constitutions prolonger leur influence pendant

plusieurs années, sans que le changement des saisons ou leurs variations de température aient rien pu sur elles. L'auteur que nous venons de citer a observé une constitution inflammatoire qui a régné à Milan dix années consécutives, pendant laquelle les simples affections catarrhales dégénéraient en péripneumonie. M. Loudun, médecin de l'Hôtel-Dieu de Lyon, a également observé dans cette ville une épidémie catarrhale depuis 1801 jusqu'en 1814. Il résulte du rapport de ce médecin, que sur dix mille quatre vingt-six malades treize cents ont été atteints de fièvres catarrhales, ce qui donne une moyenne de treize pour cent. Avant ces Messieurs, Hippocrate a décrit une constitution dont la durée a été de trois ans, et Sydenham en a observé une qui s'est maintenue à Londres pendant plusieurs années.

Pour compléter les renseignements que nous avons pu nous procurer sur ce sujet, nous ajouterons qu'il est des différences notables dans les effets d'une même constitution régnante sur diverses localités. Ces différences, il faut les rapporter aux mœurs, aux habitudes, aux lois religieuses et politiques, à la nourriture des habitants de ces localités. Sur la foi de l'un des rédacteurs du *Compendium de médecine-pratique*, nous consignerons l'observation de M. Gasc, médecin des armées, qui a vu dans l'hôpital de Dantzick, à l'époque des dernières

guerres de l'empire, une foule de militaires, arrivant de diverses contrées soumises à la même influence constitutionnelle, réclamer par leur état une médication singulière, eu égard non-seulement aux agents thérapeutiques, mais aussi à la manière de les administrer.

Cependant, en citant l'opinion de M. Gasc, opinion que nous avons lieu de croire fondée, nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer que cet honorable médecin militaire est tout-à-fait en contradiction avec Ozanam, qui prétend que, la diathèse étant identiquement la même, le traitement doit l'être aussi.

§ III. On entend par *constitution épidémique temporaire, saisonnière,* celles qui surviennent aux diverses époques de l'année, produites qu'elles sont par une altération de l'état atmosphérique. Leur durée est constamment irrégulière; elles semblent baser leur périodicité sur la fixité de la condition météorologique de chaque saison, chose assez rare. Une propriété des constitutions saisonnières, dit l'auteur de l'*Histoire des maladies épidémiques*, est de paraître en certain temps de l'année et de disparaître au bout de deux ou trois mois. Mais il arrive que ces épidémies se montrent parfois dans d'autres saisons que celles où elles ont coutume de régner; quelquefois aussi, sous une même influence atmo-

sphérique, on voit naître des maladies différentes de celles qui devraient sévir, et une épidémie qui semblait marcher sur son déclin, reprendre tout-à-coup une vigueur nouvelle, sans qu'il soit possible de se rendre compte de ces exacerbations. La constitution temporaire est aux maladies intercurrentes ce que lui est la stationnaire; elle en diminue le nombre, et semble les faire participer à sa nature; et tandis que la stationnaire influence à la fois les intercurrentes et les saisonnières, celles-ci, au contraire, ne se font sentir que sur les intercurrentes. Au reste, l'auteur précité nous paraît avoir parfaitement caractérisé le mode inattendu, la marche saccadée des épidémies temporaires. Comme il le dit fort judicieusement, on voit des épidémies, bénignes dans leur marche et qui semblent vouloir cesser, exercer tout-à-coup une nouvelle violence, et faire encore de nombreuses victimes. Il est aussi d'observation commune, de remarque générale, que le choléra a presque toujours marqué son terme par une recrudescence très-forte, comme s'il avait fallu à ce désastreux fléau une explosion de lui-même pour le terrasser.

§ IV. On appelle *épidémie*, une affection qui règne passagèrement sur un grand nombre d'individus, affection produite par des causes générales et inconnues, et qui n'a aucune limite, ni pour le

temps qu'elle dure, ni pour les lieux qu'elle envahit. On reconnaît l'épidémie à deux caractères principaux : le premier, c'est une marche commune et analogue à celle qu'offre la maladie ; le second, ce sont les trois périodes d'invasion, d'incubation et d'accroissement. Le printemps et l'automne sont les saisons qu'elles semblent avoir choisies pour exercer leurs ravages, et nous en trouvons une raison, qui nous paraît assez juste, dans les conditions météorologiques de ces deux saisons ; aussi Sydenham veut-il que celles qui arrivent intermédiairement à ces deux fractions de l'année, soient rangées dans les printannières ou les automnales, selon leur corrélation météorologique.

Après avoir parlé des caractères génériques des épidémies et de leurs différentes constitutions, il nous reste à en donner une classification que nous emprunterons à Ozanam. Cet auteur a divisé les maladies épidémiques en six classes principales, savoir : 1° maladies purement épidémiques ; 2° maladies épidémico-contagieuses et infectieuses ; 3° maladies contagio-infectieuses ou miasmatiques, non épidémiques ; 4° épidémies d'une nature indéterminée ; 5° épidémies pandémiques, ou propres à certains pays ; 6° épizooties.

Il n'est pas toujours facile de distinguer les maladies épidémiques de celles contagieuses ; et cependant, s'il fallait s'en rapporter à la définition que

les auteurs ont donnée de ces dernières, rien ne paraîtrait plus aisé. La contagion, disent-ils, est la transmission d'un principe morbide, d'un individu à un autre, par le moyen du contact médiat ou immédiat. Mais une foule de médecins sont en opposition, les uns voyant une contagion flagrante dans des cas où d'autres n'en reconnaissent aucune trace; et malheureusement nous ne sommes pas près de pouvoir préciser les cas de communication morbide, la science ayant encore de grands efforts à tenter pour arriver à la solution de cet important problème.

M. Rochoux divise les maladies contagieuses en deux classes: dans l'une, il place celles qui sont susceptibles de se reproduire par un germe: telles sont la syphilis, la variole, la rage, la gale, etc.; dans l'autre, celles chez lesquelles il n'existe pas de germe, ou bien s'il existe, ce n'est que faiblement et ayant besoin d'une foule de circonstances accessoires pour le perpétuer: telles sont les espèces de typhus, la fièvre jaune, etc. Au reste, comme ce n'est pas notre principal sujet, nous nous abstiendrons de tout développement.

Etiologie.

§ V. Nous voici arrivé à la partie la plus épineuse de notre sujet; les difficultés qu'elle présente sont

sans nombre, parce que les tentatives faites ont été presque toutes infructueuses. La météorologie, par exemple, n'a pas satisfait complétement les nombreux physiciens ou chimistes qui l'ont interrogée sur l'influence qu'elle exerce en temps d'épidémie. Cependant, hâtons-nous de le dire, un des plus grands avantages que l'on ait retirés de l'étude des constitutions, c'est de savoir l'importance des observations météorologiques dans la pathogénie de ces maladies, si cruelles surtout pour les classes inférieures de la société. Cette importance, l'expérience la démontre tous les jours, et on ne saurait plus la nier; car, enfin, en admettant que le principe morbide existe préalablement en nous, il lui faut encore certaines qualités de l'air pour aider à son développement; et si l'on ne veut pas le reconnaître dans les parties constituantes de ce fluide, comment expliquer alors ce grand nombre de maladies qui arrivent tout-à-coup dans un pays.

Presque de tous les temps la médecine a su tenir compte des nombreuses variations atmosphériques, et de la régularité des changements qui se succèdent dans le globe. S'il paraît impossible d'assigner à chacun d'eux une égale part dans leur influence sur l'homme, l'on sait pourtant que les organisations irritables douées d'une extrême sensibilité sont soumises à leur empire, et leur action est d'autant plus appréciable que les changements

atmosphériques ont été forts et saccadés. Les êtres dont la puissance vitale est grande, se ressentent moins des conditions météorologiques, soit fixes, soit accidentelles, que les organisations souffreteuses : aussi, les goutteux, les rhumatisants, les individus affectés de névroses se plaignent, et prédisent les changements de l'atmosphère, faisant ainsi de leur état maladif un véritable baromètre.

Hippocrate, dans ses aphorismes, sect. 3, a signalé les avantages que l'on peut retirer des ressources de la météorologie appliquées aux sciences médicales : *Mutationes anni temporum maximè pariunt morbos.*

Ces paroles du vieillard de Cos semblent presque suffire pour indiquer que les maladies sont souvent les conséquences des saisons; et peut-on le nier d'une manière absolue, quand on voit les affections morbides se porter de préférence, à certaines époques, sur les surfaces muqueuses, intestinales, pulmonaires, gastriques, etc. Heureux serait le médecin qui pourrait justement apprécier les causes atmosphériques et sidérales ! Quel avantage n'aurait-il pas dans sa lutte avec certaines maladies!

«De toutes les influences que reçoit l'homme, dit M. Andral, soit du monde extérieur, soit de lui-même, soit de ces rapports avec ses semblables, il en est peu qui exercent sur lui une action aussi

puissante que celle qu'il subit de la part de l'atmosphère. » En effet, quand on pense que la pression exercée par l'air sur un corps de 15 pieds de surface est de 32,505 livres, et que la variation d'une seule ligne dans la hauteur du mercure fait un changement de 138 livres dans cette pression; lorsque, d'un autre côté, on sait que l'air peut contribuer au développement des épidémies, selon qu'il contient plus ou moins de calorique ou d'électricité, selon que son état hygrométrique est fixe ou varié, que ses qualités physiques sont différentes par l'état de mouvement ou de repos, de pesanteur ou de légèreté; certes, on trouve qu'avec le temps ces recherches peuvent devenir utiles. A la vérité, l'observation par le baromètre n'a pas toujours donné des résultats uniformes: nous savons bien qu'il a été surpris très-bas par un gros froid et par une grande chaleur; l'impétuosité des vents l'a fait tantôt s'élever, tantôt s'abaisser. Cependant, il est juste de le dire, l'étude barométrique nous a appris que plus l'air offre de densité, plus grande doit être la quantité d'eau pour que la dissolution arrive au point de saturation: par elle s'explique le rapport entre les variations du baromètre et celles de l'atmosphère; et quand la colonne mercurielle est déprimée, nous n'avons plus lieu de nous étonner, en voyant arriver la pluie sans une moindre élévation de température.

Nous venons de jeter un coup-d'œil général et rapide sur les diverses causes attribuées à la météorologie proprement dite ; nous allons maintenant porter notre attention sur la climatologie : nous suivrons les vents de contrées en contrées, et nous grouperons, lorsqu'il en sera besoin, autour d'eux, toutes les autres causes modificatrices, dont quelques-unes nous sont déjà apparues dans leurs bénignes ou funestes influences.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on connaît celles que les courants aériens exercent sur les climats. En 1648, le chancelier d'Angleterre écrivait ces mots qui se rattachent si bien à notre sujet : *Certè venti qui potestatem et originem habent à sole, æquè aut plus gubernant temperaturas regionum et affectus aeris, quàm ipse sol.* Mais la présence des montagnes modifie tellement l'influence des vents sur les climats, que près de la ligne, où le soleil leur imprime une grande force, les hautes chaînes dérangent leur direction ou les arrêtent. Les montagnes sont nombreuses et élevées dans nos pays tempérés, aussi leur force d'impulsion est-elle moindre. Dans nos campagnes ne soufflent plus que des vents généraux, indépendants les uns des autres ; leurs systèmes sont divisés, et nous comparerons la profondeur de nos bassins géologiques à d'immenses lacs de fluide aérien. Nous trouverons donc toujours, dans les montagnes et les vents,

deux causes intimement liées, relativement aux modifications qu'elles font subir aux divers climats.

En Suède, le vent de nord-est marque son passage par de grandes pluies, tout imprégné qu'il est des marécages de la Finlande et de l'humidité de la Baltique. Les montagnes qui séparent les deux pays du nord au sud, s'emparent des particules aqueuses qu'il tenait en suspens, et le laissent arriver en Norwège froid et sec ; de-là il traverse l'immense étendue des terres qui se trouvent au nord-est de la France, où, comme en Norwège, il fait sentir sa rigueur et sa sécheresse. Nous le retrouvons sur les bords méditerranéens, et particulièrement vers les parages espagnols, pluvieux et sujet aux rafales. Sous le nom de *grégale*, il est froid et nuageux en Egypte. Un sentiment de compression et de pesanteur dans l'encéphale, tels sont ses effets au Caire et dans l'Amérique du nord. Nous le rencontrons encore humide et malsain, parcourant à son aise le terrain plat des Etats-Unis : dans cette partie du monde il n'en est aucun d'aussi froid et d'aussi humide. Sous sa domination le sel et le sucre tombent en déliquescence, et c'est ce qui fait que le climat de cette partie de l'Amérique est beaucoup plus froid que ses parallèles d'Europe, comme on peut en juger par les rapprochements suivants, que nous empruntons à l'Annuaire du bureau des longitudes.

	Latitude.	Max. de froid.	Max. de chaud.
Rome	41° 53'	0	24.
Marseille...	43° 17'	4	25.
Padoue	45° 22'	10	29.
Salem	42° 35'	19 ½	31 ½.

Aux Etats-Unis règne un autre vent que l'on ne saurait mieux comparer qu'au *siroco*, rapide, léger, chaud et humide : c'est le vent de sud-est. L'un et l'autre produisent une sensation de pesanteur à la tête; seulement, sous l'influence du siroco, la constriction cérébrale est plus forte et semble tenir de l'ivresse. M. le docteur Guerard rapporte, dans le dictionnaire de médecine (article *Climat*), qu'à Naples et à Palerme, les lois pénales étaient adoucies en faveur des meurtriers qui commettaient leur crime pendant que soufflait le siroco.

L'Amérique du nord voit arriver les grandes chaleurs par ce vent de sud-est. Comme aucune montagne ne l'arrête jusqu'à Québec et au fort de Walès sur la baie d'Hudson, on voit le thermomètre Réaumur s'élever jusqu'à 28° et même au-delà, et s'y soutenir pendant plusieurs jours. Aussi, comme on le voit d'après le tableau que nous avons donné plus haut, la température de ce pays, en hiver comme en été, surpasse ses parallèles d'Europe. Ce climat pourtant ne serait pas très-dangereux, malgré ses variations énormes, si elles n'y étaient

qu'annuelles; mais elles sont quelquefois de 6°, de 12° et davantage en un même jour.

Rush dit que le climat de la Pensylvanie est un composé de tous les climats. En hiver, froid de la Norwège; en été, chaleur de l'Afrique; au printemps, humidité de l'Angleterre, et en automne, ciel de l'Egypte; et ce qui est bien plus fâcheux, en un jour réunion de tous ces extrêmes.

L'influence de pareilles vicissitudes atmosphériques sur la santé est incalculable; les rhumes, les catarrhes et les phthisies pulmonaires consécutives sont les maladies les plus communes de ce pays. Rush, qui l'a observé long-temps sur les lieux, prétend que les fièvres bilieuses et les fièvres intermittentes de tous les types sont des maladies très-fréquentes, surtout près des terres depuis peu défrichées, des marécages nouvellement desséchés. Les maladies inflammatoires, et entre autres les pleurésies et les pneumonies, y sont devenues moins fréquentes, ce qui prouverait une moins grande oxigénation de l'air. Toute la saison estivale voit régner les fièvres intermittentes en grand nombre : c'est probablement le résultat de la combinaison des grandes pluies avec les violentes chaleurs.

Le vent du sud, connu en Egypte et en Nubie sous le nom de *khamsyn*, en Arabie sous celui de *samiel*, et de *semoûn* au désert, souffle sur ces contrées à l'approche de l'équinoxe du printemps; il

se soutient rarement plus de trois jours de suite, mais sa durée est de cinquante jours. L'atmosphère de l'Egypte colorée en pourpre paraît embrasée de mille feux par le reflet de la lumière sur ces montagnes de sable apportées du désert; elle devient généralement malsaine, et c'est alors que la peste étend ses ravages sur les populations. Ces vents de feu raréfient tellement l'air sur leur passage, que, conduits par leur instinct, les chameaux des caravanes abaissent leurs narines au niveau du sol, comme pour y humer les dernières particules d'air respirable. C'est à la fin de juin, mais plus souvent en juillet et en août, que ces *samiels* deviennent redoutables; ils frappent de mort instantanée quiconque les reçoit en face, homme ou animal ; on s'en garantit en voyageant de nuit (Yve).

En traversant le désert de Sahara, recouvert de graviers, de coquillages incrustés, de sables mouvants, le *semoûn*, qui souffle du sud, fait naître pour toutes les localités qui se trouvent dans son aire une saison extrêmement chaude et sèche. A Tripoli on s'enferme pour l'éviter, et à Tunis le thermomètre monte à l'ombre à + 32° R. M. Guérard dit (*art. cit.*) que dans les endroits abrités le thermomètre peut s'élever à + 48°. Il n'est pas jusqu'à l'empire de Maroc qui ne se ressente des effets de ce vent, surtout près du versant du grand Atlas, où la peste d'Egypte, apportée par le vent d'est, désole souvent les populations.

Nous ne voulons pas retracer ici tout ce qui a été dit sur ce vent. Il nous suffira de dire que sa violence est telle, que les molécules les plus ténues des sables des déserts de Sahara sont souvent portées sur les côtes d'Italie et d'Espagne ; elles ont une odeur sulfureuse, et déterminent sur la peau des picotements attribués à l'électricité : du reste, ces effets trouvent une explication naturelle dans la sécheresse et dans la chaleur. Nous citerons seulement les remarques de Rhazès, médecin de Bagdad, au xe siècle, qui conseillait, en temps de peste, de fermer les fenêtres exposées au vent du sud et d'ouvrir celles qui recevaient le vent du nord.

L'*harmattan*, qui souffle aussi de l'intérieur de l'Afrique sur la Guinée, accélère l'exhalation cutanée en diminuant les fonctions digestives; comme tous les vents chauds et secs, il cause un sentiment de dyspnée, et influe beaucoup sur le développement des affections exanthémateuses.

Le vent du nord-ouest, sur les côtes occidentales des îles Britanniques, de la Norwège jusqu'à celles de la France, et sur toute l'étendue de ces pays jusques aux montagnes qui l'arrêtent, est froid, violent et pluvieux. C'est lui qui ravage la Normandie et place les Parisiens pendant quatre mois entre la pluie et la boue. On le retrouve dans nos contrées méridionales d'une influence bien différente, où, connu sous le nom de *mistral*, il chasse

les nuages et assainit l'atmosphère au temps des grosses chaleurs. Il est inutile de rappeler ici le nombre d'affections catarrhales qu'il engendre sur son passage.

Si nous passons aux vents périodiques de l'Inde si connus sous le nom de *moussons*, nous verrons que ceux d'été, soufflant du sud-ouest, règnent sur la côte de Malabar, sur la partie occidentale de Ceylan, et sur les autres terres qui n'en sont pas garanties par de hautes montagnes, depuis avril jusqu'en octobre. La pluie tombe par torrents, et la mer est forte et houleuse. Quand le *mousson* du sud-ouest est à sa fin, l'air devient étouffant : les maladies et le choléra en particulier sévissent sur la population de Manille. Tout-à-coup de grands vents du sud-est reparaissent avec furie : ce sont les *collas*. Alors aussi les *ty-fongs*, ouragans dont la violence est inconnue aux climats tempérés, éclatent sur les Philippines et sur les côtes de la Chine qu'ils désolent.

Au dernier souffle des *moussons* du sud-ouest succèdent les vents du nord, chargés d'assainir l'atmosphère et de chasser le choléra de Manille.

Mais nous ne terminerons pas cet examen sans faire remarquer l'influence des mêmes vents sur deux climats. Au rapport du médecin de la frégate *la Coquille*, on a vu les *moussons* du nord-est redoutés des habitants d'Amboine; en 1831, le capitaine de *la Favorite* les a trouvés favorables à Manille.

Les vents alisés, comme tous les autres, portent humidité ou chaleur sur les contrées où ils règnent. Par eux, les évaporations de l'Atlantique sont poussées au versant oriental des Cordelières, et les fleuves qui fertilisent ces contrées leur doivent leur naissance. Le versant occidental serait désolé par une sécheresse destructive de toute végétation sans l'existence des brouillards périodiques, nommés *garna*, qui, vers le Pérou surtout, rafraîchissent un peu les flancs de ces monts. La zône torride, par l'aspiration qu'elle exerce sur l'atmosphère ambiant, dérange souvent le cours des alisés. Dans l'Océan et vers les tropiques, les îles qui soufflent leurs brises de terre, modifient encore ces vents. Dans la zône torride, des pluies considérables accompagnent la présence verticale du soleil.

Nous terminerons ces quelques notions sur les climats par ces principes aphoristiques d'Hippocrate, qui sont comme des points fondamentaux d'observation pratique :

« Si après un automne modérément pluvieux » l'hiver est tempéré, et que le printemps et l'été » soient convenablement rafraîchis par des pluies, » l'année sera salubre.

« Si, au contraire, l'hiver est sec et venteux, » le printemps pluvieux et chaud, l'été sera nécessairement fiévreux et malsain.

« Si les chaleurs de la canicule sont modérées,

» l'automne sera salubre ; tandis que , dans le cas » contraire , les femmes et les enfants seront affectés » de graves maladies. Les fièvres quartes seront » communes et se termineront fréquemment par » l'hydropisie.

« Si l'hiver est chaud, pluvieux et influencé par » les vents du midi, et que le printemps soit sec et » boréal, les grossesses et les accouchements seront » fâcheux ; il y aura des dyssenteries et des fluxions » sur l'organe de la vue.

« Un été sec et chaud produira des dyssenteries, » des flux de ventre et des hydropisies secon- » daires.

« Si, au contraire, l'été et l'automne ont une » température pluvieuse et australe, l'hiver offrira » beaucoup de maladies, et surtout des fièvres ar- » dentes, des pleurésies et des péripneumonies.

« Si un automne pluvieux et austral succède à » un été sec et venteux, il régnera des céphalées, » des enrouements, des catarrhes et des toux accom- » pagnées de phthisie.

« Un temps constamment sec et serein convient » surtout aux femmes et aux constitutions humides; » tandis qu'il est nuisible aux personnes bilieuses, » qui sont alors exposées aux inflammations et aux » fièvres aiguës.

« Les femmes et les enfants éprouveront les » mêmes accidents, lorsqu'un hiver froid et sec » sera suivi d'un printemps chaud et pluvieux. »

On pourrait nous faire encourir le reproche d'avoir peut-être exagéré cette partie de notre travail, qui traite des climats, et d'avoir négligé l'étude des saisons. Mais comme le climat modifie les saisons, dire jusqu'à quel point le premier contribue à la production des maladies, c'est en quelque sorte le démontrer quant aux secondes. Nous nous retrancherons même derrière l'opinion de M. le professeur d'Amador, qui, dans un excellent mémoire couronné, s'exprime en ces termes : « Il nous paraît qu'un climat donné n'est » absolument, à quelques différences de localités » près, qu'une espèce de saison stable ou perma» nente ; et, à l'inverse, qu'une saison quelconque » peut fort bien être considérée comme un climat » passager. »

Un point sur lequel les recherches et l'observation n'ont pas assez porté, c'est l'influence de la lumière dans ses effets sur l'économie. Les auteurs ont bien parlé de la révolution diurne et de sa manière d'agir sur les constitutions; Ramazzini fait mention d'une fièvre rémittente ataxique dont les symptômes s'exaspéraient au coucher du soleil; mais personne n'a songé à porter ses investigations

sur le fluide lumineux. Cependant il nous semble que l'inégale répartition de ce fluide doit avoir quelque influence sur l'apparition et la marche des maladies. Les Samoïèdes, les Lapons, les Groënlandais ont une nuit qui dure de 50 à 180 jours. La constance d'impression, indépendamment de sa force, devrait être prise en considération dans l'étude des constitutions médicales. Les mémoires de l'Académie de médecine (1786) racontent l'histoire d'une nyctalopie, qui, au retour de chaque printemps, sévissait épidémiquement sur le bourg de la Roche-Guyon. A la fin de janvier 1756, on a vu, à Montpellier, une épidémie d'héméralopie frapper les soldats de la garnison. Un ami, chirurgien militaire, a eu la complaisance de nous communiquer l'observation d'une pareille affection, qui régna épidémiquement à Bedfort sur un grand nombre de soldats. Quelques collyres astringents ou un vésicatoire à la nuque suffisaient pour dissiper le mal. Espérons donc que la belle découverte de M. Daguerre amènera les médecins à quelque chose d'utile sur ce point d'étiologie.

Nous cédons au plaisir de citer un passage du rapport lu par M. Double à l'Académie des sciences : « Suivant M. Daguerre, les heures du matin et les heures du soir, également éloignées de midi et correspondant dès-lors à de semblables hauteurs du soleil au-dessus de l'horizon, ne sont pas cependant

également favorables à la production des images photographiques : ainsi, dans toutes les saisons de l'année, et par des circonstances atmosphériques en apparence exactement semblables, l'image se forme un peu plus promptement à sept heures du matin qu'à cinq heures de l'après-midi, à huit qu'à quatre, à neuf qu'à trois heures. Il n'est point de pure curiosité, ce rapprochement que nous avons eu hâte de consigner ici. L'action chimique de la lumière pourrait bien n'être pas non plus étrangère à ces faits d'invasion et d'exacerbation de certaines maladies à des heures différentes de la révolution diurne. Le corps humain est fort sensible, et surtout il est autrement sensible que les instruments les plus précis, les plus délicats de nos collections de physique. On le voit donc déjà, on n'a pas eu tort de le présumer, la découverte de M. Daguerre et ses nouveaux réactifs recevront plus d'une application scientifique ; cette découverte exercera son influence sur plusieurs phénomènes, sur ceux même qui sont du ressort de la physique et de la médecine. »

Voilà donc un nouveau champ ouvert aux investigations des médecins épidémistes. Sans doute les premiers pas seront pénibles et infructueux, mais la persévérance de leur esprit ne se ralentira point, lorsqu'ils se rappelleront ce que disait M. Ampère en parlant des travaux de M. Burnouf : « Dans la route de la science aucun pas n'est perdu, et le but

que l'on touche est toujours un point de départ pour aller plus loin. »

Une des causes que l'on pourrait, à bon droit, qualifier du double titre de prédisposantes et de déterminantes, c'est le *paupérisme*. En effet, une habitation basse et humide, dans laquelle pénètrent rarement les rayons solaires, une malpropreté quelquefois révoltante, la mauvaise qualité des aliments ou leur exiguité, sont autant de causes qui poussent l'économie à une émaciation graduelle. Les époques de grande disette, si cruellement marquées dans le martyrologe des peuples, sont heureusement rares de nos jours; la force de la civilisation les a chassées sans retour par l'amélioration de l'état des classes inférieures. Cependant il arrive, dans nos grandes villes manufacturières, que la stagnation commerciale place un grand nombre d'ouvriers dans l'inaction, et conséquemment dans l'impossibilité de se procurer les moyens nécessaires pour subvenir aux frais d'un régime à la fois substantiel et hygiénique. A pareil jour de malheur, qui n'a vu une de ces éructations de grande ville qui jettent sur la place publique des milliers d'hommes au teint hâve, aux pommettes saillantes et rouges! Qui n'a vu dans ces mêmes jours, des femmes, le soir râler la misère et la faim au coin d'une borne, attendre des passants l'obole de charité, ou leur offrir la prostitution ! Malheureusement ces exemples ne se

représentent que trop souvent, et c'est alors que le typhus exerce ses ravages, comme il y a quelques années Paris et Lyon nous en ont fourni des exemples (1834).

§ VI. Après avoir rapidement passé en revue les modifications que l'homme reçoit des agents extérieurs, il nous reste à le considérer placé au milieu de la société, portant en lui des provocations à l'épidémie par l'impressionnabilité de son système nerveux. Les fortes impressions de l'âme ont quelquefois donné lieu à des névroses épidémiques, comme la chorée, l'épilepsie, etc. Sous leur influence, certaines manies épidémiques se sont continuées par imitation. Plutarque nous parle des filles de Milet qui, pendant un certain temps, voulurent se pendre toutes. Pausanias raconte que des filles d'Argos se croyaient métamorphosées en vaches; et, de nos jours, les recherches de M. Esquirol ont amené ce savant médecin à conclure qu'une sorte de constitution favorise la manie au printemps, le suicide en été. M. Falret, par des relevés statistiques, est venu appuyer le dire de M. Esquirol.

Nous plaçons ici un de ces curieux résultats de l'observation de M. Falret, en faisant remarquer toutefois que ces statistiques ne sont pas assez nombreuses pour qu'on ne puisse en infirmer la vérité.

Suicides de l'année 1834.

Mois.	Hommes.	Femmes.	Filles.	Total.
Janvier	12	2	5	19
Février	14	2	1	17
Mars	9	1	2	12
Avril	13	3	5	21
Mai	18	2	2	22
Juin	21	1	4	26
Juillet	20	5	3	28
Août	13	3	7	23
Septembre	12	2	5	19
Octobre	19	1	4	24
Novembre	10	6	3	19
Décembre	9	5	4	18
	170	33	44	247

Entre toutes les secousses de l'esprit, il en est dont les résultats sont des plus délétères sur ce pauvre corps humain. A l'appui des recherches qui ont amené M. Esquirol à conclure qu'il y avait de temps à autre des manies épidémiques, c'est le lieu de citer quelques effets de ces commotions politiques qui ébranlent la société jusque dans ses fondements les plus reculés, ou de ces réactions religieuses qui annihilent l'intelligence ou tout au moins la dérangent d'une manière notable ; alors les suicides, sous

forme d'expiation et par un fanatisme irréfléchi, se montrent dans leur horrible nudité. Qui ne connaît l'histoire des crucifiements de 1786-1787 et même de 1789? L'aberration la plus complète poussait ces malheureuses créatures à s'offrir en holocauste au Dieu indulgent et paternel. Nous qui avons habité Bicêtre, nous avons été à même de voir des cas de manie religieuse, et surtout de juger de l'effet produit par la révolution de 1830 sur ces cerveaux faibles et présomptueux. De ce côté, c'était le père tranquille, ardent missionnaire de Montrouge, qui recevait les secrets de la divinité : la Sainte-Vierge descendait chaque soir au chevet de son lit, et lui faisait des révélations importantes sur l'avenir; là, c'était le duc d'Enghien, sauvé par un de ses bourreaux des fossés de Vincennes, qui montrait à travers une grille sa noblesse et ses parchemins, demandant justice de sa non-légitimité ; ici, c'était l'empereur ou son fils, enlevés de Schœnbrunn ou de Sainte-Hélène sur les ailes du hasard, et menaçant de révolutionner le globe; de l'autre côté, le cardinal de Richelieu, enveloppé dans sa pourpre de bure, faisait les honneurs de son cabanon avec un air de majesté dont le ministre de Louis XIII n'eût, certes, pas été très-flatté; plus loin, par miracle échappé au désastre du vaisseau *le Vengeur*, Dupetit-Thouars se posait en grand amiral de France, ses flottes étaient en rade dans

la plaine de Gentilly, ses vaisseaux s'armaient en guerre pour aller châtier l'insolence de Toussaint Louverture, ou punir l'arrogant bonheur de Nelson. Mais nous n'en finirions pas si nous voulions retracer l'histoire de tous ces génies avortés, de tous ces grands seigneurs en haillons.

Nous terminerons cette fraction de notre sujet en énumérant les causes auxquelles les anciens, aveugles et crédules, attribuaient la production des maladies épidémiques et contagieuses : les uns en accusaient l'ire divine ; d'autres les cherchaient dans les foyers volcaniques ou les comètes, les vapeurs minérales ou les rosées, les sauterelles ou les chenilles, le silence des vents ou les créatures elles-mêmes, etc. ; époques à la fois superstitieuses et ignorantes, qui négligeaient le milieu dans lequel les peuples sont placés, pour porter leur esprit fanatique vers des éléments imaginaires ou inoffensifs :

Credite, Pisones, isti tabulæ fore librum
Persimilem, cujus, velut ægri somnia, vanæ
Fingentur species. HORAT.

Avant d'entamer la dernière partie de notre travail, il nous reste à signaler brièvement les rapports que les épidémies peuvent avoir avec les causes qui les engendrent, en admettant qu'elles dépendent nécessairement de causes qui agissent simultanément sur un grand nombre d'individus. Ainsi, on

observe exclusivement dans certaines localités, des maladies qui tiennent à l'insalubrité du climat, au voisinage des marais ou à leur dessèchement. D'autres sont provoquées par les disettes, les mauvaises récoltes, dans les pays où l'industrie ne répand point la richesse; d'autres, enfin, tiennent à des causes inconnues, comme le choléra, la peste de Marseille en 1720, etc. Les plus meurtrières sont celles qui dépendent de grandes disettes. Lorsqu'elles ne sont pas engendrées par les disettes, les épidémies les plus cruelles se montrent ordinairement pendant les grandes chaleurs de l'été, ou au commencement de l'automne : au contraire, quand elles sont le résultat de la *famine*, elles semblent exercer leurs ravages précisément aux époques de l'année pendant lesquelles les vivres sont les plus rares et les plus chers : tels sont l'été qui suit le manque de récolte, l'hiver, surtout le printemps jusques à la moisson qui ramène l'abondance.

Nous voudrions aussi donner un aperçu général de la mortalité causée par les maladies épidémiques; mais, le temps nous manquant, nous nous contenterons de placer plus bas un simple tableau qui en fera juger d'un coup-d'œil.

Fièvre catarrhale p. %...........	2
Coqueluche.....................	3 ½
Scarlatine......................	5
Dyssenterie.....................	18-40

Fièvre bilieuse	20
Croup	30
Fièvre pernicieuse	33
Choléra Indien	60-80
Typhus	60
Fièvre puerpérale	66
Péripneumonie maligne	70
Fièvre jaune	75-80
Peste	75-80
Encéphalite	80
Angine gangréneuse	80
Peste noire	90

DES INDICATIONS THÉRAPEUTIQUES.

Cette dernière partie de notre travail, la plus importante de toutes, ne sera sans doute pas traitée d'une manière satifaisante.

§ VII. Il ne sera pas donné à un jeune homme peu expérimenté dans l'art de guérir, et qui ne peut se prévaloir que de quelques études, d'approfondir une question laissée sans solution par les plus grands Maîtres. Nous retracerons les impressions que nous avons reçues de la lecture des auteurs, mettant en regard les diverses opinions, les divers traitements suivis; et quand l'opposition sera flagrante, nous nous permettrons quelques réflexions suggérées par

le simple bon sens, en attendant un jugement sacré pour nous, celui de nos Maîtres.

Il y a quelques années, un mémoire, publié sur la pneumonie épidémique, donna lieu à une polémique entre M. Bouillaud et les rédacteurs de la *Gazette médicale*. Je ne prétends pas faire le procès des constitutions médicales, disait le premier, étudiées dans l'esprit d'une saine observation; j'affirme seulement que certains médecins exagèrent les conséquences pratiques de cette doctrine; je répète que dans la pneumonie il faut sans doute tenir compte de la constitution médicale, quand on la connaît bien, modifier jusqu'à un certain point le traitement en raison de cette constitution, mais que, le fond de la maladie étant toujours le même, sinon la forme, il est évident que le traitement de la maladie doit rester essentiellement le même, et l'expérience journalière confirme la sagesse et la vérité de cette maxime. Ensuite M. Bouillaud demande si certaines constitutions médicales exigent, sous peine de mort, le traitement de cette maladie exclusivement par les saignées ou les émétiques; puis il s'extasie beaucoup sur les nombreuses cures qu'aurait faites l'auteur du mémoire précité, par l'application de simples vésicatoires à la nuque.

De son côté, la *Gazette*, armée de Sydenham, de Baillou, etc., répondait à M. Bouillaud, que les constitutions médicales pouvaient ajouter aux ma-

ladies un élément intime, caché, spécial, qui change leur nature et les différencie profondément. Cet élément, disait-elle, peut réclamer des modifications importantes dans le traitement des maladies; enfin, les maladies peuvent avec les mêmes formes changer de nature sous l'influence des constitutions médicales, et repousser l'emploi des moyens qui auraient réussi dans certaines circonstances. La *Gazette* conclut en approuvant les révulsifs et les émétiques dans le cas, sujet de sa polémique.

Au printemps de 1688, une maladie semblable se déclara dans le Brisgaw et débuta par attaquer un grand nombre de militaires. On les guérit facilement par la saignée, les boissons délayantes et autres remèdes appropriés.

En 1601, l'hiver fut rigide dans le duché d'Urbino et les Marches, qui furent long-temps couverts de neige. Le mois de mars eut une température de printemps et des jours sereins entremêlés de quelques pluies; les vents du nord, du sud et de l'ouest régnèrent tour à tour. Ce fut alors qu'il se déclara dans ces provinces une pneumonie épidémique qui emportait les malades dans peu de jours; elle attaqua principalement les adultes, les gens adonnés aux travaux pénibles, et les riches d'une constitution humide et grasse. La marche de cette maladie offrait les symptômes suivants : frisson, chaleur et grande soif; langue humide et blanche, ou sèche

et rouge; douleur à la clavicule, aux côtes, aux épaules et à l'épine dorsale; grande difficulté de respirer; fièvre continue; toux véhémente, d'abord sèche, ensuite écumeuse, sanguinolente; augmentation des symptômes, délire, tremblement et mort. La médication consistait en une saignée au début, en tisane de raisins confits, en émulsions d'amandes, clystères, bouillons de mauve et d'orge, etc.

L'année 1665, l'automne fut si beau et si doux qu'on aurait cru être en été; mais le temps ayant changé tout-à-coup, il se manifesta à Londres une épidémie de pleuro-pneumonies. Mêmes symptômes qu'à la maladie précédente; même marche, mais moins intense. Les narcotiques et les anodins, les spiritueux et les remèdes chauds ne faisaient qu'exaspérer les symptômes. Sydenham crut devoir la traiter en favorisant la diaphorèse et par l'application de vésicatoires.

Voilà trois cas de pneumonies ou pleuro-pneumonies identiquement les mêmes, quant au fond; pourquoi trois médications différentes?

Nous concevons bien que, dans une pneumonie bilieuse par exemple, l'émétique convient mieux que les saignées; lorsque l'on a des phénomènes ataxiques à combattre, nous concevons encore que l'on apporte des modifications au traitement qui conviendrait à une maladie inflammatoire; mais, dans des circonstances identiquement les mêmes

quant au fond et à la forme, si l'on s'en rapporte à la description donnée, encore une fois pourquoi trois médications? Il serait curieux de savoir la statistique du résultat pratique de ces médecins; alors seulement nous serions en droit de juger lequel des trois a suivi le bon chemin. Cependant, au dire des auteurs, les divers agents thérapeutiques employés ont également bien réussi. Sydenham surtout voyait guérir ses malades comme par enchantement.

Quelle maladie les médecins ont-ils plus étudiée que le typhus? Quelle maladie épidémique a été observée depuis plus long-temps? Les Arabistes le décrivent ainsi que la variole; le médecin de Charles V, Jacques Desports (comment. sur Avicenne), le vit épidémique à Tournay; il se déclara pour la première fois dans les camps, selon Rumélius, en 1556, lorsque l'empereur Maximilien II envoya une armée pour combattre Soliman qui avait envahi la Hongrie. Après le siége de Montpellier, en 1618, il régna dans cette ville, à Londres en 1648, etc.; et cependant, si nous avions à retracer ici tous les agents thérapeutiques employés contre cette terrible affection, nous serions bientôt obligé de convenir qu'aujourd'hui encore règne la plus grande incertitude sur le mode de traitement. Des médecins s'appuyant sur Hippocrate et Avicenne, faisaient manger leurs malades à cause de la prostration et de la stupeur qu'ils regardaient comme conséquence; d'autres

prescrivirent une diète absolue. Fracastor employa la limonade, les petites saignées chez les pléthoriques, les laxatifs et les sudorifiques lorsque l'éruption pétéchiale était difficile. La faculté de médecine de Padoue rédigea une consultation à l'occasion du typhus qui envahit cette ville en 1550. L'eau pannée, dit cette consultation, les infusions de mélisse, de bétoine, de pepins de citron, animées d'un peu de vin, l'eau de roses avec le sirop de limon, le bouillon de poulet acidulé avec du citron, les laxatifs de casse et de rhubarbe, et les cordiaux dans la prostration de forces, sont les seuls remèdes que la faculté juge efficaces.

A Vérone en 1570, les saignées étaient nuisibles ; les meilleures indications à remplir furent : les frictions générales faites avec de l'huile d'amandes douces, les vésicatoires, les clystères émollients, et une suppuration provoquée aux parotides.

La *Tabardillo* (typhus des Espagnols) se déclara à Séville. Au rapport de Fernando Maldonado, plus de dix mille malades furent sauvés par les saignées répétées.

Et, de nos jours, les hommes placés aux plus hauts échelons de la science, ont-ils une méthode curative qui mette leurs opinions en harmonie ? non. M. Chomel traite la fièvre typhoïde qui est la près parente du typhus, par le chlorure de sodium, à l'intérieur, pris suspendu dans des tisanes et des

lavements ; à l'extérieur, en fomentations et en frictions : il va même jusqu'à faire placer sous le lit du malade un vase contenant de ce médicament. M. Bouillaud, au contraire, n'envisageant que l'ulcération des follicules de Brunner et des glandes de Peyer, traite cette affection par les saignées coup sur coup, et de cette manière il jugule les maladies ou les malades. M. Laroque, dans ces derniers temps, aidé de plusieurs confrères, a beaucoup préconisé les laxatifs. Enfin, M. Rostan, prenant un peu dans tous les systèmes, emploie contre la fièvre typhoïde la saignée locale et générale, les évacuants, le quinquina, etc.

Comment se fait-il que chacun de ces Messieurs réussisse par son traitement à l'exclusion de tout autre ? Cependant, nous avons été à même de constater des succès de part et d'autre ; et nous nous sommes en quelque sorte rendu raison de l'emploi des saignées au début de la maladie, quand elle ne consiste encore que dans un trouble général ou une altération des liquides, alors qu'elle ne s'est point encore localisée. Mais plus tard, lorsqu'il y a entéro-mésentérite, que les glandes sont engorgées ou ulcérées, le pouls petit, la stupeur prononcée, de quelle utilité thérapeutique les saignées peuvent-elles être ? Nous arriverions au même raisonnement si nous examinions à part chacun de ces traitements exclusifs, et ceci nous amène à dire

que, comme indication thérapeutique dans les épidémies, la plupart des vérités sont temporaires.

La médecine n'a pas eu malheureusement un Prométhée qui la vivifiât par une vérité scrupuleuse; les hommes de cette science ont fractionné le *vrai* en le spécialisant. Chaque système, s'il faut en croire son auteur, se fonde sur l'observation la plus exacte de la nature, et tous, en partant du même point, arrivent cependant à un but opposé. C'est parce que, sans s'en douter, tous ont prêché l'exclusion : ils ont méconnu la vérité étendant ses ailes sur tout ce qui ressort de la nature, se glissant dans ses replis les plus cachés, et ils ont élevé systèmes sur systèmes, tandis que le vrai seul est absolu.

Loin de nous la pensée de nier l'utilité des systèmes! Sans eux n'existerait pas cet éclectisme intime, ressource de tout praticien. Mais il est malheureux qu'il ne se soit pas trouvé un homme pour faire en médecine ce que Thomas Reid a fait pour la philosophie écossaise; qui n'ait pas rassemblé les matériaux épars d'une pratique basée sur l'expérience et la raison, pour les élever ensuite en trophée sur les débris de toutes les exclusions; et certes, ces débris sont nombreux et auraient pu lui fournir des fondements solides, car seulement depuis deux siècles on a vu l'humorisme de Sydenham remplacé par le solidisme de Haller; puis

Bichat enter l'organicisme sur les idées de celui-ci ; puis Broussais planter le drapeau de sa doctrine physiologique ; puis, enfin, réaction contre Broussais, et le vitalisme si bien développé par le génie de Barthez, si bien soutenu par la logique du professeur Lordat, triompher et triomphant encore : mais demain quel autre surgira ?

Que doit donc faire le médecin au commencement d'une constitution épidémique ? Tâtonner, comme faisait Sydenham ; chercher à connaître l'élément intime qui modifie si puissamment les maladies régnantes ; s'attacher à les combattre symptomatiquement d'abord, et puis, quand il connaîtra la cause de cette modification cachée, l'attaquer largement afin de la détruire avec promptitude. Une observation minutieusement suivie servira à faire trouver les fils de ce dédale ; une appréciation exacte de tous les phénomènes petits ou grands l'amènera bientôt à une utilité pratique. Il faut en quelque sorte un dévouement à la science, pour la contempler, la définir, l'analyser dans ces sortes d'occasion ; et c'est ce dévouement que nous apprend Hippocrate, dont le souvenir a été entouré de respect et de reconnaissance à travers cette longue filière de siècles qui nous sépare de lui.

SCIENCES CHIRURGICALES.

Des causes qui, pour terminer l'accouchement, peuvent nécessiter l'emploi de l'instrument tranchant sur les parties de la mère.

On a vu des kystes de l'ovaire ou de la trompe se loger dans le cul-de-sac recto-vaginal, des abcès se développer dans l'épaisseur du tissu cellulaire qui double ce cul-de-sac, et la ponction de ces diverses collections de liquides a été pratiquée plusieurs fois pour permettre le passage du fœtus à travers l'excavation pelvienne.

Les adhérences complètes ou incomplètes des grandes ou des petites lèvres, ou de divers points de l'étendue du vagin, un développement et une résistance de l'hymen, forcent à pratiquer sur ces parties des débridements indiqués pour prévenir des ruptures plus graves.

L'induration du col par diverses causes (squirre, cicatrice, etc.) réclame, lorsque le travail se prolonge trop long-temps, des incisions simples ou multiples sur cette partie.

Enfin, une étroitesse considérable du pelvis et certain cas de grossesse utérine peuvent forcer l'accoucheur à avoir recours à l'opération césarienne ou à la symphyséotomie; opérations dont la gravité a soulevé de grandes discussions parmi les hommes de l'art, et qui malheureusement ne garantissent

pas d'une manière assez constante la vie du fœtus, et exposent fort gravement les jours de la mère.

Dans certains cas de communication directe recto-vaginale, la fécondation et l'accouchement se sont opérés par le rectum, et il a fallu souvent pratiquer des incisions pour prévenir des ruptures.

ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE.

De l'organisation et du développement du testicule.

Les testicules (ὄρχις, δίδυμοι *testes*) sont les organes chargés de former et de sécréter le sperme. Placés dans les bourses au nombre de deux, on les dirait suspendus au moyen de deux faisceaux dont les éléments divers sont maintenus par un tissu cellulaire lamelleux. La conformation du testicule ressemble assez à celle d'un ovoïde aplati ; ses faces latérales et son bord inférieur sont convexes ; le bord supérieur offre une courbe moins grande, et est recouvert par un corps allongé, l'épidydime, qui le surmonte à la manière d'un casque. Son volume varie selon les individus et surtout selon les âges.

Structure. — Une membrane fibreuse, un tissu propre, des vaisseaux et des nerfs, telles sont les parties constituantes du testicule. La tunique fibreuse du testicule (tunique albuginée, périteste, etc.), blanche, nacrée et résistante, forme l'enveloppe superficielle. Bichat l'a justement comparée à la

sclérotique de l'œil. Extérieurement, elle adhère presque partout au feuillet viscéral de la tunique vaginale, ainsi qu'à l'épididyme et au cordon.

Le tissu propre de cet organe ne ressemble point à celui des autres glandes; son aspect n'est point granulé, et se présente sous la forme d'une pulpe grisâtre et molle, traversée dans tous les sens par une multitude de vaisseaux sanguins. Si on l'examine de plus près, on ne tarde pas à reconnaître qu'il résulte de l'assemblage d'une foule de filaments capillaires, qui constituent les vaisseaux séminifères.

Les artères qui abreuvent les testicules, proviennent de l'aorte ou de la rénale; leurs veines se rendent soit dans la veine cave, soit dans la rénale. Leurs nerfs émanent du grand sympathique.

Développement. Chez l'embryon, le testicule se développe à l'intérieur de l'abdomen : on le trouve au-dessous des reins à l'âge de trois mois, puis ensuite il descend, et à sept mois on le rencontre à l'ouverture supérieure du canal inguinal : il franchit l'anneau à huit, et se place au-devant de lui au moment de la naissance.

Pendant l'enfance la grosseur des testicules est peu marquée, et ne s'éloigne pas de l'état dans lequel elle était au moment de la naissance. Leur accroissement, au contraire, annonce l'époque de la puberté, et en peu de temps on les voit doubler de volume. Chez les vieillards, cet organe se ramollit et s'atrophie pour ainsi dire.

SCIENCES ACCESSOIRES.

De l'élasticité et de la compressibilité des liquides ; des moyens proposés pour les mesurer.

L'élasticité des liquides se trouve démontrée par l'expérience suivante : si l'on prend un globule de mercure et qu'on le place dans une carte dont on relève les bords à angles droits, et qu'en inclinant ensuite la carte, on force le globule à frapper contre ces bords, on remarquera qu'aussitôt que le contact aura lieu, le globule sera repoussé en perdant sa forme sphérique pendant le choc, ce qui supposera qu'après cette déformation, l'élasticité du liquide lui fait reprendre sa forme primitivement sphérique.

Quand on projette du mercure sur un plan légèrement incliné, les molécules de ce métal rebondissent en s'écartant de la surface du plan. Le même phénomène se passerait avec tout autre liquide qui ne serait pas susceptible de mouiller le corps contre lequel il serait lancé, avec de l'eau, par exemple, sur une surface recouverte par une poudre très-fine.

On a nié pendant long-temps la compressibilité des liquides. Ils sont si peu compressibles, qu'il a fallu recourir à des expériences très-délicates pour démontrer cette propriété. L'appareil de Oersted consiste à prendre uue petite bouteille dont le col est un tube capillaire terminé par un petit entonnoir; on remplit cette bouteille d'eau privée d'air

par l'ébullition, et l'on met une goutte de mercure à la partie supérieure, où elle se maintient en raison de la capillarité. On place l'appareil ainsi disposé dans un cylindre de verre à parois très-épaisses, rempli d'eau et muni dans le haut d'une petite pompe foulante, au moyen de laquelle on peut exercer la pression nécessaire. Cette pression se communique à l'eau de la petite bouteille par l'intermédiaire du mercure, et comme elle se fait également au-dehors, le vase ne peut changer de forme, de sorte que si le mercure descend, comme cela a lieu, ce ne peut être que par suite de la compressibilité du liquide.

Cet appareil sert à constater et à mesurer la compressibilité du liquide.

Une expérience plus simple et à la portée de tous les expérimentateurs peut servir à établir cette propriété. Si l'on remplit un tube droit d'un liquide quelconque à une température élevée, comme pour faire un thermomètre, qu'on le ferme hermétiquement et qu'on marque la hauteur du liquide ; on verra, en ouvrant le tube après l'avoir laissé refroidir, que le liquide diminue de volume d'une manière sensible : ce qui ne peut s'expliquer sans admettre que la pression atmosphérique, en agissant sur le liquide, en diminue le volume.

Les liquides, suivant leur nature, sont susceptibles d'éprouver des compressions différentes sous la même pression.

FIN.

N° 50.

2.

Sciences médicales.

QUELLE EST L'UTILITÉ DE L'ANATOMIE PATHOLOGIQUE CONSIDÉRÉE EN GÉNÉRAL.

Sciences chirurgicales.

DES CAUSES ET DES SIGNES DE LA FRACTURE DU CORPS DE L'HUMÉRUS ; QUELS SONT SES DÉPLACEMENTS ?

Sciences accessoires.

COMMENT RECONNAÎTRE UN SEL DE PLOMB MÉLANGÉ AVEC LA MATIÈRE DES VOMISSEMENTS ?

Anatomie et Physiologie.

DU MÉCANISME DE LA MASTICATION DES ALIMENTS ?



Thèse

PRÉSENTÉE ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER, LE 2 MAI 1840 ;

PAR

LAFORÊT (JOSEPH-CHARLES),

de Commercy (MEUSE) ;

Chirurgien Sous-Aide à l'armée d'Afrique.

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.



MONTPELLIER,

VEUVE RICARD, NÉE GRAND, IMPRIMEUR, PLACE D'ENCIVADE.

1840.